

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## L'art malgré lui

Pierre Vadeboncoeur

Volume 32, Number 6 (192), December 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vadeboncoeur, P. (1990). L'art malgré lui. *Liberté*, 32(6), 64–72.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

---

# LECTURES DU VISIBLE

---

---

PIERRE VADEBONCŒUR

## L'ART MALGRÉ LUI

### 1. L'art québécois

L'art joue des tours à tout le monde, y compris, bien sûr, les esthètes et autres amateurs. Ces gens, que les expériences modernes ont passablement éprouvés mais qui finissent un jour ou l'autre par se remettre d'aplomb (en tout cas à propos du passé), sont peut-être plus exposés que les autres, car ils raisonnent. Ils compliquent les choses, s'embarrassant de préjugés anciens, de préjugés modernes, de partis pris réactionnaires, de partis pris révolutionnaires. Pendant ce temps, l'art, l'art savant, l'art tout spontané, l'art qui se voudrait conscient, l'art inconscient, l'art traditionnel, l'art de rupture, prépare et exécute ses mauvais tours dans le dos de tout le monde, en se moquant des plus fous tout autant que des plus sages, d'ailleurs. Personne n'est prémuni contre ce que l'art trame. Il déjoue et fait mentir tous les porteurs de pancartes. Il n'a en réalité aucun principe montrable. Tout à coup, derrière les principes, les intentions ou les idées, quelque chose arrive et l'on constate que l'art s'est révélé.

Un exemple minuscule fera comprendre comment l'art, insidieux, moqueur, boîte à surprises, soudain se manifeste, parfois parmi des choses où il semble bien pourtant qu'il n'ait rien à voir. Personne ne l'attendait là, et le créateur moins que quiconque. C'est bien simple, d'ailleurs, dans mon exemple, dont je vais vous parler dans un moment: il

n'y a pas même de créateur, comme vous verrez. L'art alors se produit sans artiste. Il arrive par surcroît, presque un pur effet des choses. Bien pis, dans le cas que j'examine, ce n'est pas seulement qu'il n'y ait pas d'artiste, il y a à sa place un commerçant. Et ce commerçant n'est pas artiste. Cela nous montrera comment l'art, qu'il y ait artiste, qu'il n'y en ait pas, agit toujours de manière inédite et imprévue, comme quelque chose dont on ne connaît pas la raison ni l'explication. C'est pourquoi tout art surprend.

Vous voyez que j'étudie ici un cas extrême. Non seulement pas d'artiste, non seulement un commerçant, mais pire: ce commerçant vend des objets d'art! La boucle est bouclée. Mais ce n'est pas tout. En plus, ces objets d'art sont radicalement nuls et artistiquement ridicules.

Avec ces éléments-là, enfin le problème que j'analyse est assez rigoureusement posé. Il n'y a aucune chance, selon toute vraisemblance, qu'une émotion artistique puisse jamais se produire là. Toutes les conditions sont réunies pour qu'il n'y ait pas d'art.

Si l'art peut prendre vie dans la situation la plus ingrate et le fait d'une manière subreptice, peut-être agit-il exactement de la même façon dans n'importe quelle situation, même la meilleure. Il se manifeste à la faveur de quelque aberration secrète dont il peut seul prendre le chemin, lequel est sa seule issue. Picasso, le maître de l'aberration, est le plus grand artiste de ce siècle. Il pressentait sans cesse où se trouvait la seule issue. Pendant une période, toujours aussi aberrant, il la rencontra dans un classicisme.

Mais je vous ai trop fait attendre. Disons enfin ce dont il s'agit dans mon exemple. J'ai découvert mes œuvres d'art sur la route, une fois de plus la 117. Entre Labelle et L'Annonciation, en direction nord, à gauche, on tombe sur le commerce en question. La marchandise est étalée sur un grand terrain. Elle est du genre flamant rose mais il n'y a pas de flamant rose. Pendant plusieurs années, il n'y eut



pas non plus de couleur, mais seulement des objets gris ciment, toutes sortes de statues, grecques ou autres, des Vénus, des Amours. Des lions aussi, naturellement. Mouffettes, comme aujourd'hui, mais voici: maintenant il y a la couleur et presque plus rien de «grec». Le marché a évolué, c'est évident. En juillet, je me suis présenté là comme un intrus et j'ai pris quelques photos, expliquant brièvement au propriétaire que c'était pour une revue de Montréal. L'homme a dû penser: publicité gratuite... Voici l'inventaire sommaire du stock. Je renvoie cet inventaire en note et en huit points, car c'est considérable\*.

C'est considérable et c'est inénarrable. C'est innommable. Voilà à peu près la négation de l'art la plus poussée qu'on puisse imaginer, et la plus inconsciente. Négation

---

\* 6 grandes fillettes identiques, à chapeaux et en robes de diverses couleurs; 7 gros lions identiques assis; 7 petits lions couchés; 9 pingouins, tous pareils; 11 mouffettes adultes, 5 petites mouffettes, noires et blanches, naturellement; 5 ou 6 grosses grenouilles vertes et 1 petite grenouille; une quinzaine d'écureuils; des quantités de faons couchés ou debout; 17 poules et 2 gros coqs; 12 négrillons habillés de couleurs vives; 5 gros gnomes; un grand orignal bas sur pattes (sculpté, exclusif, précise-t-on); de grands cerfs; quelques chevaux et vaches; 15 saintes-vierges assez grandes, 14 moyennes saintes-vierges, 12 petites saintes-vierges; quelques statues «grecques»; un cheval attelé à un tombereau (exclusif?); des vases «grecs» ou autres; 7 ou 8 fontaines; une grande Naissance de Vénus, particulièrement affriolante. Etc.

moche, j'entends. Enfin, vous connaissez comme moi ce genre d'objets.

Jusqu'à cette année, esthète, amateur, quand je passais par là, la diffusion systématique de tels objets, qui se vendent sans doute comme des pains chauds, me scandalisait. On n'a pas le droit de corrompre à ce point le public, me disais-je. C'est un péché mortel. (Guy Viau, homme sensible et probe, professait une morale semblable.) Vous voyez que,



dans le cas, le paradoxe dont je vous menace a tout ce qu'il faut pour surprendre: il n'y a que nullité dans ces objets, et même nullité de signe négatif, si l'on peut dire. L'étoile de l'art, donc, a-t-elle la moindre chance de briller dans ce navrant assemblage? Ce serait vraiment partir de moins que zéro. Mais nous allons nous faire déjouer, je vous préviens, nous et notre goût, nos principes, nos raisons, notre morale, nos limites, les fameuses «limites» à partir desquelles le refus commence et doit commencer...



Je passe devant cet endroit dix ou vingt fois l'an. Cette année, surprise! il m'est arrivé quelque chose. Décidément, le «sculpteur» avait commencé à miser abondamment sur la couleur pour vendre sa camelote. Cette gaieté m'a frappé tout à coup. Ces rangées de pièces diverses et tout pareilles, multicolores, soudainement m'ont causé un plaisir spécial, que je connais bien et que j'ai certes reconnu: c'est le plaisir qu'on éprouve devant une œuvre d'art. Une joie, pour parler plus précisément. Ainsi donc, l'inénarrable, l'innommable, pouvaient rayonner d'une certaine quantité d'ineffable! À preuve, ce champ a continué de me réjouir. J'ai pensé d'abord qu'il s'agissait d'une œuvre d'art qui n'aurait pas de nom. Ensuite, je me suis rendu compte que je me trouvais en présence d'une installation! Comme celle-ci n'était pas l'œuvre d'un artiste, elle avait une chance de plus d'être d'une franchise parfaite, d'une franchise désarmante. Et elle l'était.

L'art, avantagé ou non, sort au grand jour comme il peut, comme la vie. Dans le cas présent, l'imprévu, c'était ceci: il avait suffi de grouper fortuitement une grande quantité d'objets, tous minables, pour que ces mêmes objets ne

le soient plus... Isolés, ils retrouveraient leur caractère idiot sur les parterres des gens.

L'art québécois? Si vous voulez. Ce ne sera pas la première fois qu'on aura baptisé une école d'art. L'art impressionniste, l'art réaliste, l'art automatiste, l'art abstrait, et ainsi de suite. Or il n'y a pas d'art impressionniste, réaliste, automatiste, abstrait, etc. Ce ne sont là que caractéristiques secondaires, non essentielles et d'ailleurs caricaturales. L'art vient de plus loin par en arrière. Il passe comme il peut au premier plan, imprévisiblement et sans qu'on sache comment, que ce soit du grand art ou du petit. Il passe par en dessous, par des bas de portes. Les écoles ne sont pas des portes. Elles offrent seulement des bas de portes, successifs, utiles quelque temps, c'est tout.

## 2. Et puisque c'est Noël

Dans la région de Mingan, qui est un pays de Montagnais, on trouve quelques petites églises en bois, chapelles des Eudistes, toutes blanches, entre autres celles de Rivière-au-Tonnerre et de Mingan. Naïves, ce sont des églises d'enfants.

Prenons celle de Mingan. Dès que l'art fait la moindre chose, il donne un enseignement sur lui-même. Je vais essayer de voir en quoi cette église ingénue parle d'art, accomplit l'art, à son insu sans doute. Au point de vue de l'art, elle semble dire uniquement une petite chose juste, au milieu d'une simplicité qui n'est rien — une vraie simplicité, une authentique ignorance!

Cette chapelle respire tendresse et innocence, voilà pour l'impression morale; mais esthétiquement, artistiquement, qu'y a-t-il? Le sentiment moral qu'elle dégage n'aurait d'ailleurs aucune valeur, il paraîtrait plutôt mièvre, sans quelque chose d'une vérité d'un autre ordre.



Le constructeur? Je me le représente ainsi: sans argent, sans préjugé, sans ambition, sans idées d'ordre général en architecture. L'art se manifeste ici sans avoir été appelé et produit un effet inconnu de lui-même. D'ailleurs on le remarque à peine. C'est si peu de chose. Cette chapelle plaît, elle sourit et voilà tout. Mais le léger enchantement qu'elle laisse ne tient pas à la gentillesse de son message seul.

L'auteur a peut-être seulement voulu faire un bâtiment propre, joli, modeste, poli et clair. Prenons cela pour acquis. Cependant il y a nécessairement autre chose.

Au bout de cette joliesse, de cette propreté, de cette politesse, de cette modestie, on trouve, pour ainsi dire accidentellement, quelque chose de plus, qui n'était pas cherché et qui relève de l'effet d'art, même s'il n'est pas voulu précisément. Sans cela, ce ne serait pas intéressant. On voulait ériger une chapelle pieuse, pauvre et agréable, car l'effet qu'on recherchait n'avait probablement de rapport qu'avec des qualités humaines, sympathie, simplicité du cœur. Soit! Mais on en aime autre chose tout en aimant cela même.

Invariablement, l'art, le plus savant ou le plus rudimentaire, produit des effets secondaires qui s'avèrent les



principaux, dus à l'action du principe esthétique proprement dit. Ce principe est caché. On ne saurait rien demander à l'art directement. Mais, dans certaines inconsciences, l'art, néanmoins présent, mais insolite, comme chez les enfants, travaille l'ouvrage selon son sens, et, à la fin, quand l'artiste a bien conduit son ouvrage jusqu'au terme et pour ses intentions et sentiments personnels seuls — pitié, bienveillance, fierté de communauté religieuse pour un lustre impeccable —, alors apparaît un peu d'essentiel.

La chapelle de Mingan est sommaire et traditionnelle, si l'on veut, et pourtant on y perçoit de la nouveauté. On y a le sentiment de faire une découverte. La nouveauté est toujours un signe que l'art agit.

Ce bâtiment, dont les éléments extérieurs sont entendus d'avance, se présente malgré cela comme une pièce d'art ingénu et dont on s'étonne. Ces éléments, loin d'être neufs, ne tiennent guère qu'à l'application d'une idée fonctionnelle, d'une part, et à une intention de faire joli, d'autre part. Or il se trouve que ce joli présente une sorte de beauté spontanée, et l'on ne sait trop s'il la cache ou s'il la montre... Un certain plaisir le confirme. Ce sentiment ne s'explique certes pas par les caractères bien convenus de la structure (à moins qu'ils ne contribuent à donner l'impression d'une intervention du hasard...).

Le constructeur a candidement utilisé deux ou trois lieux communs, presque obligatoires dans l'idée des curés de jadis, par exemple l'arc (ici en plein cintre), le clocher vaguement « roman », la rose, bref l'inévitable stéréotype d'église. Or, dans le cas, ces choses banales, ces poncifs, ne nuisent pas à la surprise. Au contraire, ils y aident. Voilà qui est significatif. Leur emploi puéril ressemble à un jeu.

Enfin, il y a une galerie, ouvrage tout frais, délicat, artisanal, en pin vernis, travaillé probablement à la machine. C'est un objet inhabituel, franc, charmant, neuf, c'est-à-dire nouvellement construit semble-t-il, et neuf comme humble fait d'art. Cette galerie de bois surprend en effet, dans une

église, attendu les platitudes que l'on faisait dans ce genre. Voyez la photo. L'art peut s'accomplir par peu de chose. (Je crois d'ailleurs que c'est toujours sa loi.)



Enfin comment résumer mon impression? Je risque ceci: ce que cette chapelle fait voir, c'est, en bien petit, en humilité totale, en nullité d'importance et de renom, un seul reflet de la chapelle du Rosaire, de Vence, sans gloire aucune...